

Prison et paradis

Anne-Marie Alonzo

Prison and Paradise

notes: writing you a letter is also writing for you; you are the subject of the letter addressed to you. A letter to Colette is the only way to speak directly to her, to make her part of Alonzo's reading notes.

a letter to Gabrielle Colette: Alonzo begins by addressing their shared immobility, and how the two, imprisoned, Alonzo in her body, Colette in her room by Willy, wrote (out). Then, sorrowfully, Alonzo accuses Colette of betraying through her silence the immobile body of her later years; her words could have been a cure for the younger writer, daughter of her daughter and granddaughter.

notes:

écrire des lettres comme lien tissé faisant pont entre prose et poésie. lettre-excuse lettre-objet lettre-mots surtout puisque paroles écrites. ne pas s'écrire à soi. vouloir la destinataire, la chercher voire l'inventer. la lettre EST la geste vers l'autre posée. muette invitation au dialogue. la lettre devient parole postée abolissant par ce fait toute distance / absence. je t'écris veut aussi dire: j'écris *pour* toi ou: je fais *de* toi mon écrit et te l'envoie. tu es donc *le sujet* de la lettre qui *t'est adressée*. en inspirant la lettre tu la reçois créant à la fois l'écrire et la raison d'écrire. je te garde donc tout en te renvoyant *l'image* que j'ai de toi. utiliser *tu* comme outil. s'adresser comme on pourrait *se poster*. dans la fiction, la lettre devient aussi fiction. passant par-dessus temps et lieux, la lettre *te rejoint* où et qui que tu sois. dans ce cas-çi, une lettre à Colette, le sujet: *son immobilité, une seule façon de traverser le temps*

2. notes: (suite)

de lui parler directement, sans intermédiaire, de répondre à ce que, par ses écrits-livres, elle m'a adressée. ainsi écrire à Colette, me permet, sans faire 'thèse', de lui faire part, directement et au centre même de la fiction, de mes *notes de lecture*. une parenté nous habite qui s'appelle *immobilité*. Colette, pendant vingt ans paralysée, n'a pratiquement rien écrit sur le sujet. me sentant flouée de ces écrits qui aurait pu, comme toute forme d'écriture / lecture, me servir de tremplin, je lui écris, la rejoins donc dans son absence, *peux* la rejoindre, lui écrire, lui parler.

à Gabrielle Colette in memoriam

Au commencement, je voulais me taire. Son silence comme un marteau qui brise le front [...] Une pince m'arrachait les mots de l'âme, m'extirpait les phrases de la langue, c'était plus qu'une image, son silence n'avait-il pas la force de la parole divine, me fouillait, certaines phrases venaient rapidement, comme des radis, et j'avais seulement un goût de terre plein la bouche [...]

Hélène Cixous

Le 15 octobre 1986

Chère Gabrielle,

Aujourd'hui, je me réclame de Colette! Cette phrase débute et commence cette lettre comme elle commence l'écriture qui me fait et me vient aussi de vous.

En 1954 vous nous quittiez.

J'avais trois ans.

Je vous écris donc cette lettre. De tous les savoirs qui me viennent de vous et qui, en toute justice, doivent vous être rendus. De toutes lectures et moments passés près de vous en attente de mon écriture propre, moi qui n'ai jamais voulu, comme vous, devenir épicière mais plutôt gymnaste et chef d'orchestre.

Nous avons cela en commun.

L'amour du corps bien fait. Tendru, arqué, souple. Souvenez-vous des descriptions – superbes – que vous faisiez du jeune corps musclé de votre fille – et l'amour de la musique.

Pour vous, Ravel, pour moi Brahms et Bellini.

Mais nous ne danserons ni l'une ni l'autre prisonnières que nous sommes de nos corps meurtris. Je suis immobile, moi comme vous, et tout compte fait le serai bien plus longtemps que vous avez pu l'être.

L'immobilité a joué, pour moi, le même rôle, que votre mari Willy, pour vous.

Prisonnière de mon corps, comme vous de cette pièce où il vous sequestrait, nous avons écrit.

Je fête cette année, trois ans de plus que les vingt ans que vous avez vécus assise et couchée. J'en fêterai possiblement vingt autres avant que nous puissions rire ensemble de tout cela.

Ne pas être limitée. Pas dans un genre seul. Faire surgir l'écrit. Le faire exploser du roman au récit au théâtre au cinéma. Habile mélange de lettres et de fiction.

L'habile mise-en-place. Mais où s'arrête le désir de l'écrivain à devenir public.

Dans vos lettres, plus que dans toute autre écriture, dans vos lettres, Gabrielle, vous disiez tout.

Là, et surtout là, vous y parlez de votre mal.

Avec humour, pudeur, quelque ironie. Là, surtout, vous vous laissez vivre de douleur effondrée et là, douleur nous rapproche et nous rejoint.

Je sais l'horreur de voir ses jambes s'atrophier, paralyser. Pas de témoignage pourtant. Dites-moi que c'est par pudeur, par un urgent besoin d'intimité, qu'il n'y avait rien à ajouter à tout ce qui, déjà, s'écrivait partout.

Que l'immobile, même apprivoisé, ne regardait que vous.

Assise à sa table de travail, s'entourer des livres, d'images, de photos et cartes postales. Ainsi entourée, du visage, du regard, ainsi entourée lui écrire et écrire pour elle.

Alors montent la rage ou l'indignation, je vous lis et vous repousse. Immobile, vous choisissez de vous taire. Auteure, vous nous parlez d'amour. Soit!

De quel droit alors me priver de ce qui, écrit, legué, aurait pu me faire comprendre, avancer, vivre l'immobile comme vous le marchiez.

L'orgueil, ou bien est-ce l'inconscience, vous rendaient muette et muette vous resterez.

De cela, je vous blâme et vous en veux.

J'ai eu besoin de vous regarder et regarder ces jambes que la douleur

enfermait. Vous étiez mienne par le mal et par ce mal même m'avez trahie.

Fouiller donc chaque livre, comparer les dates, savoir qu'autour de cinquante-cinq ans, une cassure du péroné, savoir que des jours d'enfer, penser à la chaise et au lit, imaginer la grimace, comprendre surtout le besoin de ne pas nuire ou déranger, passer inaperçue, le vouloir.

Se taire? Jamais. Ne pas se plaindre peut être excusé, se taire est punir. Enlever, de gré, la trace flagrante du corps qui ne parle ni ne bouge. Crâneuse, vous faisiez pirouette et arabesque. Nul ne veut l'impossible mais l'utile immobile.

Passer des heures entre la feuille et l'image / portrait. Regarder l'autre, l'observer, tenter de cerner ce qui, en elle, inquiète ou intéresse. Regarder, regarder et regarder encore et puis traduire, calquer ou peindre faire ce qui advoient de l'autre et puis lire et lire se baigner dans les écrits de l'autre.

Juge, je vous condamne!

Vous n'aviez le droit de taire ce qui, de vous, m'aurait guérie. Pas le droit et tous droits voulus. Comprenez ceci, je vous tue et vous chéris.

Mère, vous m'évitez l'horreur et me l'évitant, vous m'assassinez. Vous demander alors, pour qui et quoi écriviez-vous. Qui êtes-vous et qui suis-je aujourd'hui?

Sinon fille de vos filles et petites-filles.

Vous mouriez en 1954. Je venais d'avoir trois ans!

Oeuvres Cités

Colette, 'Prison et paradis.' *Oeuvres Complètes*, Paris, Flammarion, 1973.